L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureau, No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS

DIMANCHE, 23 SEPTEMBRE 1883.

Le traitement du diabète.

ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS.

Séance du 28 août.

M. le docteur Félizet a lu, il y a plusieurs mois déjà, à l'Académie de médecine de Paris, un mémoire relatant les succès qu'il avait obtenus par l'emploi du bromure de potassium dans le traitement du diabète. Au nom de la commission à laquelle cette communication a été renvoyée, M. Dujardin-Beaumetz donne lecture d'un rapport très circonstancié, rendant compte des résultats observés.

Cette méthode de traitement, déclare tout d'abord le rapporteur, est basée sur des vues théoriques, des faits expérimentaux et des observations cliniques. D'ailleurs, les différentes théories du diabète peuvent se ramener à trois principales : la théorie hépatico-intestinale ou alimentaire, la théorie hépatite proprement dite, et enfin la théorie nerveuse. Toutes ces théories ont, en effet, une conséquence thérapeutique : pour la première, nous avons l'ensemble des moyens diététiques, conseillés par le professeur Bouchardat. La théorie hépathique proprement dite peut revendiquer les médicaments qui agissent directement sur le foie, comme l'arsenic, le manganèse, etc. Enfin, la théorie nerveuse peut invoquer les médicaments nervins, et, à leur tête, le bromure de potassium.

Cette théorie nerveuse, comme cause de production du diabète, est indiscutable. Personne ne met en doute aujourd'hui que les perturbations violentes du système nerveux, les traumatismes ou émotions vives ne déterminent la glycosurie. Au point de vue expérimental, les lésions du quatrième ventricule, de la moelle et du cerveau provoquent le passage de la glycose dans les urines, mais cette glycosurie expérimentale est toujours passagère.

Quant aux observations cliniques, dans sa première communication, M. le docteur Félizet signalait quinze cas de diabète où il avait administré le bromure de potassium; depuis sa communication, il a recueilli quatorze autres faits, où le bromure a fait disparaître la glycosurie. M. Hérard a observé des faits analogues, et M. Dreyfus-Brisac a recueilli trois observations à l'appui de cette médication.

Lorsqu'on examine ces cas de diabète, on voit qu'ils peuvent se présenter sous trois états différents : diabète léger, diabète de moyenne intensité, diabète grave, et cette distinction est basée non pas sur la quantité de glycose trouvée dans les urines, mais sur la persistance de la glycosurie après un traitement diabétique rigoureux. Car ce traitement alimentaire est la véritable pierre de touche du diabète, au point de vue du pronostic et du jugement.

Dans le diabète léger, la quantité de sucre peut atteindre 100 grammes par litre et même davantage; mais sous l'influence d'un régime diététique bien ordonné, on voit disparaître, et cela avec une grande rapidité, le glycose des urines. Cette disparition est quelquefois définitive, mais le plus souvent la glycosurie réapparaît lorsque le malade se livre à des écarts de régime.

Dans le diabète de moyenne intensité, le régime alimentaire abaisse la quantité de sucre sans le faire disparaître complètement. Dans ces cas, les moyens pharmaceutiques ajoutés aux moyens hygiéniques peuvent avoir une action favorable et amener la disparition totale de la glycosurie.

Enfin, dans les diabètes graves, le régime alimentaire lui-même a peu d'influence, et, malgré la rigueur de ce régime, on voit le malade rendre journellement de grandes quantités de sucre; ici les efforts thérapeutiques échouent le plus souvent.

Pour bien apprécier les effets de la médication bromurée, il faut maintenant se demander dans quel groupe on pourra placer les différents faits que M. Félizet a observés.

Il convient de remarquer tout d'abord que M. Félizet fait marcher de pair avec le traitement bromuré les exercices corporels, les alcalins, auxquels il ajoute quelquefois l'arsenic, le quinquina et le fer; que s'il ne suit pas rigoureusement les règles alimentaires données par Bouchardat, il n'en surveille pas moins l'alimentation de ses malades. Au milieu de ce traitement complexe, il est difficile de juger de l'action du bromure de potassium; cependant, dans certains cas, ses effets sont très réels.

Dans les diabètes de moyenne intensité, et même dans certains cas de diabète grave, le bromure de potassium, comme médicament adjuvant, a fourni de bons résultats. Malheureusement il n'en est pas toujours ainsi, et dans trois cas de diabète intense que M. Dujardin-Beaumetz a pu observer il n'a obtenu aucun résultat, soit du bromure seul, soit du bromure associé aux moyens hygiéniques.

La médication bromurée offre des inconvénients que le docteur Félizet a signalés : elle produit souvent des effets dépressifs considérables; aussi est-il absolument nécessaire d'associer à cette médication l'emploi des exercices corporels; le docteur Félizet reconnaît en outre que, lorsqu'on prend quatre grammes de bromure de potassium, il faut une grande énergie pour se livrer aux exercices de gymnastique. Cette dépression doit être encore bien plus considérable chez les diabétiques. On comprend facilement les effets du bromure en pareil cas, et ce n'est donc qu'avec la plus extrême prudence qu'il faut manier un pareil médicament.

Le docteur Félizet, qui emploie le bromure seul à la dose de 2 à 4 grammes par jour, espère qu'en substituant d'autres préparations bromurées on obtiendra les mêmes effets favorables sans avoir les inconvénients de cette médication; j'ai fait cette substitution et j'ai employé la solution de polybromure sans éviter l'action déprimante des sels de potasse.

En résumé, le bromure de potassium est une médication adjuvante dans le traitement du diabète, médication qui, si elle a des avantages, a aussi des inconvénients. Dans le cas de moyenne intensité et dans certains cas graves, en l'associant aux moyens diététiques et à la médication alcaline, il peut faire disparaître la glycosurie, mais il affaiblit les forces; aussi doit-on se montrer très prudent dans l'administration de cet agent thérapeutique, surtout chez les diabétiques qui présentent, par le fait même de leur maladie, une dépression profonde de l'organisme.

La courte discussion qui a suivi la lecture de ce rapport n'a fait que confirmer les conclusions qui précèdent, grâce aux remarques présentées par MM. Bouchardat, Lonier, Hardy et Dujardin-Beaumetz. Quant à M. Ricord, il considère le bromure de potassium comme une conquête des plus importantes dans la thérapeutique de cette affection.

L'Académie décide enfin le renvoi du mémoire de M. Félizet au comité de publication et invite le bureau à adresser une lettre de remerciements à l'auteur.

M. Polaillon présente un malade auquel il a pratiqué avec succès la kélotomie pour la cure radicale d'une hernie non étranglée ne permettant l'usage d'aucun bandage et obligeant le malade à rester presque continuellement couché. Cette opération, rare en France, a pu réussir grâce aux nouveaux procédés opératoires pour la chirurgie de l'abdomen et aux méthodes de pansement aujourd'hui en usage.

Quelques observations sont échangées entre MM. Jules Guérin et Polaillon sur le mérite du procédé opératoire suivi dans cette circonstance : le premier préfère un procédé de sections multiples sous-cutanées qu'il a imaginé il y a plus de quarante ans.

M. le docteur Burq donne lecture de plusieurs documents complémentaires concernant la préservation cuprique à l'égard du choléra. Il a ouvert une enquête, par correspondance à Bornel et à Paris en personne, dans toutes les industries sur le métal dit *alfénide* qui, d'après M. Burq, ne contient jamais ni 90, ni 80, ni même 70 p. 100 de cuivre, comme l'a affirmé M. Bailly à la dernière séance, mais une moyenne de 55 à 65 p. 100.

Les renseignements n'étant pas encore complets, M. Burq remet à une séance ultérieure une réponse à ce sujet. En attendant, il apporte diverses constatations provenant d'un grand nombre de pays, et qui tendraient à prouver que partout où se trouvent soit des mines de cuivre, soit des ouvriers maniant le cuivre, l'immunité pour le choléra existe d'une manière constante pour les ouvriers.—Ces documents sont transmis à la commission nommée à l'avant-dernière séance.

D'après le bulletin de la Société scientifique et industrielle de Marseille, un nouvel explosif a été découvert par M. Nobel. Il est formé de 93 à 94 0[0 de nitro glycérine et de 6 à 7 0[0 de coton asiatique soluble. Au moyen d'un tour de main, le mélange intime des deux substances donne un produit gélatineux solide où l'huile explosible est complètement solidifiée.

Aussi, quoique cet explosif appartienne aux dynamites, comme étant formé de nitro-glycérine, on peut le considérer comme un corps entièrement nouveau, n'ayant aucun similaire parmi les nombreuses compositions mises au service de l'industrie par la science moderne. Sa puissance dépasse légèrement celle de la nitro glycérine pure. Cette gomme explosive à l'instar des dynamites, brûle simplement au contact de la flamme et ne fait explosion que sous l'action d'un détonateur, c'est-à-dire d'une capsule au fulminate de mercure.

Dans l'industrie, la gomme explosive remplace la dynamite avec avantage, toutes les fois qu'on a intérêt à obtenir un avancement rapide en diminuant le nombre des coups de mine. Mais c'est surtout aux usages militaires que la dynamite-gomme paraît devoir convenir tout spécialement. En effet, la sensibilité des dynamites ordinaires et du coton-poudre, n'en permet pas l'emploi pour le chargement des obus. La gomme explosive, mélangée d'une faible proportion de camphre, permet d'augmenter à volonté son insensibilité, et dans cet état, il paraît certain qu'on peut l'utiliser dans tous les usages militaires.

Il y a quelques jours, le navire autrichien *Cathenade*, du port de Trieste, capitaine Joseph Dranscowich, allant à Bordeaux, prenait, à 50 milles de l'embouchure de la Gironde, un pilote de la station de Royan.

En montant à bord, le pilote fut reçu par la femme du capitaine, qui, depuis trois jours, faisait les fonctions de commandant. Son mari avait été pris subitement d'une maladie grave des yeux, et le second avait été débarqué sans avoir pu être remplacé. Notre pilote constata que, sous la direction de ce commandant de vingt-cinq ans, le navire avait parfaitement suivi sa route; l'équipage entier, reconnaissant la capacité de la jeune femme, lui avait obéi aveuglément.

Une anecdote de l'enfance du comte de Chambord racontée par Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'outre tombe*. Au mois de mai 1833, Chateaubriand était venu visiter la famille royale au Hradschin de Prague. Le comte de Chambord, qui n'avait pas encore treize ans, et sa sœur questionnèrent comme des enfants leur hôte sur les serpents du Nouveau-Monde, sur le Niagara, puis enfin sur son voyage à Jérusalem. Ici, nous laissons la parole au conteur :

J'ai fait du mieux que j'ai pu un récit des Pyramides, du Saint-Tombeau, du Jourdain, de la Terre-Sainte. L'attention des enfants était émerveillée : Mademoiselle prenait dans ses deux mains son joli visage, les coudes presque appuyés sur mes genoux, et Henri perché sur un haut fauteuil remuait ses jambes ballantes.

Après cette belle conversation de serpents, de cataractes, de pyramides, de Saint-Tombeau, Mademoiselle m'a dit : "Voulez-vous me faire une question sur l'histoire?—Comment, sur l'histoire?—Oui, questionnez-moi sur une année, l'année la plus obscure de toute l'histoire, excepté le XVIIe et le XVIIIe siècles que nous n'avons pas encore commencés.

—Oh! moi, s'écria Henri, j'aime mieux une année fameuse; demandez-moi quelque chose sur une année fameuse.

Il était moins sûr de son affaire que sa sœur.

Je commençai par obéir à la princesse, et je dis : "Eh bien, Mademoiselle voudrait-elle me dire ce qui se passait et qui régnait en France en 1001?

Voilà le frère et la sœur à chercher, Henri se pressant le toupet, Mademoiselle ombrant son visage avec les deux mains, façon qui lui est familière, comme si elle jouait à *cache-cache*, puis elle découvre subitement sa mine jeune et gaie, sa bouche souriante, ses regards limpides. Elle dit la première : "C'était Robert qui régnait, Grégoire V était Pape, Basile III Empereur d'Orient....—Et Othon III Empereur d'Occident," cria Henri, qui se hâtait pour ne pas rester derrière sa sœur, et il ajouta : "Veremond II en Espagne." Mademoiselle, lui coupant la parole, dit : "Ethelrède en Angleterre."

—Non pas, dit son frère, c'était Edmoud *Côte de Fer*. Mademoiselle avait raison. Henri se trompait de quelques années en faveur de *Côte de Fer*, qui l'avait charmé, mais cela n'en était pas moins prodigieux.

—Et mon année fameuse? demanda Henri d'un ton demi-fâché. — C'est juste, Monseigneur.

—Que se passa-t-il en l'an 1593? "Bah! s'écria le jeune prince, c'est l'abjuration d'Henri IV." Mademoiselle devint rouge de n'avoir pas répondu la première.

Dans un salon, on présente dernièrement au colonel Ramollot une femme belle, malgré ses formes un peu athlétiques.

—Eh bien! comment la trouvez-vous? lui demande-t-on au bout d'un moment.

Pas mal, pas mal, sapristi! Mais nous avons mieux que ça dans nos régiments de cuirassiers!

Deux jeunes avocats parlent de l'épuration de la magistrature.

—On assure, dit l'un d'eux, que le conseiller X.... figurera parmi les exécutés....

—Ce doit être une erreur.... il est bon républicain....

—Sans doute, mais il est malade depuis quelque temps.... il a des insomnies à l'audience.

L'Innocence de Gustave.

(En voiture. Deux voyageurs, le père et le fils. Ce dernier doit le lendemain même, faire ses débuts d'avocat. Aussi son père est il déjà inquiet à propos de ce lendemain.)

—Tu es bien certain, n'est-ce pas? demande le papa, qu'au moment voulu tu ne te troubleras pas, et surtout, que tu ne perdras pas le fil de tes idées.

—Sois donc tranquille. Je connais mon affaire sur le bout du doigt et je l'ai apprise par cœur. Mon client sortira de là plus blanc que neige....

—Ah bah! fit le père d'un ton profondément étonné.

—Oui, oui, plus blanc que neige.... Le tribunal lui adressera même des excuses... j'enlèverai mieux qu'un acquittement; tu verras.... Tiens, au fait, je veux que tu en juges tout de suite.... Ecoute moi un peu ça.... Supposons que je me tienne déjà à la barre.

—Et là-dessus, le jeune homme, prenant une voix grave, commença son boniment :

"Oui, messieurs, oui; la nuit avec effraction, nous avons commis un vol suivi d'un assassinat! Tout est vrai, nous l'avouons.

Mais à qui la faute?

A vous, messieurs, ou plutôt à la société assez imprudente pour édicter une peine contre le vol.

Non, mon client ne sera pas victime de votre propre imprudence!

Non, vous ne punirez pas celui qui a été simplement dupe de son excessive timidité.

Je le prouve :

Il est malheureux, il souffre, il a faim. La misère, ce sinistre conseiller, lui souffle : "Il faut voler."

Timide comme vous le connaissez, volera-t-il au grand jour? — Non.

Il attend la nuit, c'est-à-dire l'ombre qui cachera le rouge de la honte que sa démarche lui fait monter à la face.

Lui ferez-vous un crime de cette pudeur???

Il arrive devant une porte fermée.

Pourquoi est-elle fermée?

Je ne voudrais pas sortir de la cause, mais je suis obligé d'insister sur cette preuve de défiance donnée par ce propriétaire envers le gouvernement qui dépense des millions en frais de police et en gendarmerie pour protéger la propriété.

Quel moyen employer pour ouvrir cette porte?

Doit-il sonner à tour de bras?

Non. Il fait nuit, chacun repose.

S'il sonnait, on viendrait à son appel, et cette misère, que sa timidité dissimule, il faudrait la confesser à l'arrivant et à tous les voisins réveillés par ce carillon.

Il ne sonnera donc pas pour se conformer à la loi qui défend tout tapage nocturne.

Lui ferez vous encore un crime de sa soumission à la loi????

N'aimant pas à se faire remarquer, il ouvre seul cette porte qu'une méfiance coupable avait fermée.

Le voici qui pénètre dans la salle à manger.

Que voulait-il y voler?

On nous répond : "les couverts d'argent."

Dérision! Cet homme a faim, et il volerait des couverts d'argent! (Avec une douce ironie.) Croyez-vous donc que Gustave ignorait l'aventure de ces deux hommes qui avaient avalé, l'un une fourchette, l'autre une cuillère.... il sait combien cette sorte d'aliment reste sur l'estomac! (Avec force). Non, cet affamé n'a pas faim de couverts! c'est un pain qu'il veut; c'est pour un simple pain qu'on tente de nous jeter la pierre.

Je vous vois venir. Si c'est un pain qu'il voulait, pourquoi le cherchait-il dans la caisse? me direz-vous. — Quand, pour la première fois on entre dans une maison, n'est il pas naturel d'ignorer où il est d'habitude de serrer le pain?

Mais, au moins, l'a-t-il volé, ce pain? Non, il en a été empêché par l'arrivée du propriétaire.

Le vol n'a donc pas existé!

Alors, pourquoi cette accusation de vol???

Le propriétaire tombe sur lui, sans explications, à grands cris, avec ce tapage nocturne que mon client avait eu la réserve d'éviter.

C'est ici, messieurs, que j'appelle toute votre attention sur la légèreté coupable du législateur qui a institué une peine contre le vol.

Supposons un instant le Code muet à cet égard. Alors mon client disait à l'autre :

—Je n'ai pas d'argent! je vous ai pris un pain, mais je vais vous faire un billet.

On s'arrangeait et c'était fini là.

Mais avec notre législation actuelle, Gustave — il se nomme Gustave — a immédiatement songé à cette peine qui l'attendait. Sa timidité naturelle s'est fait un monstre de la police correctionnelle, des juges, du public, de l'opinion, etc., etc.

Et il a étouffé le monsieur.

Quand je dis : "Il a étouffé," entendons-nous bien.

C'est vous qui le prétendez.

Car Gustave vous contredit.

Serez-vous donc plus certains, plus convaincus, vous, que lui, le seul témoin survivant de ce drame?

Et il vous offre d'en donner sa parole!

La loi exige de vous une conviction, messieurs, vous ne l'avez pas et ne pouvez pas l'avoir :

Car :

Ce monsieur était dans de mauvaises affaires, à la veille de déposer son bilan.... et le temps m'a manqué pour m'assurer s'il n'avait pas des passions hors de nature, mais il m'est permis de supposer que, pour ce vice, il avait reçu une assignation à comparaître.... en un mot, il était dans cette situation où il faut choisir entre la honte ou le suicide.

Je serai juste à son égard; c'était un homme d'honneur.

Qui vous dit donc que, vingt secondes avant sa rencontre avec Gustave, ce misérable n'avait pas.... pour se soustraire à cette honte.... avalé un de ces poisons inconnus à la science qui peut s'égarer sur les effets produits.

Alors l'accusation d'assassinat tombe d'elle-même.

Je ne m'y appesantirai pas plus longtemps, car ce serait avoir l'air de douter du bon sens de la Cour!!!

Une pareille incertitude vous interdit tout arrêt de mort contre mon client.

Renvoyez-donc mon pauvre jeune homme à cette famille dans laquelle il allait entrer par un mariage.... car, sachez-le, il était fiancé depuis huit jours à une belle jeune fille qui a mis en vous tout son espoir et qui, par ma voix, vous crie en ce moment : "Rendez-moi Gustave!!!"

Cela récité, le jeune homme reprit son ton de voix habituelle pour demander à son père :

—Hein! qu'en dis-tu?

—Pas mal! pas mal! répondit le papa, seulement je trouve que tu faiblis un peu à la péroraison.... Tu négliges les jurés, rien pour eux; c'est un tort.... ils sont habitués, je dirai même qu'ils ont droit à la phrase de la fin.... phrase toujours stupide, mais toujours à sensation. Ainsi, moi, à ta place, après avoir parlé de cette jeune et belle fiancée qui espère que l'art, et lui rendra son Gustave, je me tournerai du côté du jury en prononçant d'une voix émue :

"Non! non, messieurs les jurés, mon cœur me le dit d'avance, vous n'aurez pas la cruauté de glisser une tête coupée dans une corbeille de mariage!!!!

—Tiens! c'est une idée!

—Et, en plus, tu ajouterais : "... une corbeille fournie par les Magasins du Louvre!" ce qui peut-être te procurerait "gratis" six bonnes paires de draps, dont cet établissement serait heureux de récompenser ta réclame.

—Crois-tu?

—Essaie toujours. Il n'y a jamais que les honteux qui perdent.

Eugène Chavette.

Souvenir de Rossini à Toulon.

Le lendemain de la soirée aux Aygalades, il part pour Toulon en poste avec George Sand, Chopin et le docteur Cauvière. Toutes les portes s'ouvrent devant eux et bientôt on amène à Rossini un beau gaillard au visage agréable, au maintien modeste.

Rossini lui demande de filer quelques sons.

—Je préférerais "filer", purement et simplement, fit observer le forçat en souriant.

Puis par un sentiment de délicate flatterie, il entonne d'une voix chaude, vibrante, l'entraînant "Suivez-moi! de Guillaume Tell.

Rossini était enthousiasmé.

—Pour quelle cause êtes-vous ici? demanda-t-il au bonnet vert.

—J'ai été condamné pour faux.

—Pour faux?.... je vois avec plaisir que cela ne vous empêche pas de chanter juste. Voulez-vous venir à Paris?

—A Paris! oui, mais....

— Oui, oui, à Paris. Je me charge de tout, si vous consentez à me signer un engagement; je vous ferai gracier. Vous travaillerez votre voix pendant six mois; après quoi, je vous ferai débuter au théâtre Feydeau.

Le forçat, un instant joyeux à l'aspect de cet horizon qui s'ouvrait devant lui, était redevenu triste.

— Eh bien! vous hésitez, fit Rossini.

— Sans doute. Comment voulez-vous que je songe à me mêler à d'honorables artistes avec ce que je porte sur l'épaule.

—Qu'avez-vous donc sur l'épaule?

—Voyez!

Et, écartant sa casaque et sa chemise, le forçat met à nu sa chair dans laquelle le fer rouge avait imprimé d'une façon indélébile, les terribles lettres : T. F.... "travaux forcés."

La marque n'était pas encore abolie.

Mais Rossini n'était pas homme à s'arrêter à ce détail :

— T. F...., mais c'est parfait au contraire; mais c'est une vraie chance. Vous n'aurez pas le moins du monde à rougir devant les chanteurs.

— Comment, ils consentiraient à jouer avec un malheureux marqué T. et à l'F.

— Mais T. F... cela veut dire au Théâtre Feydeau. Je suis ravi de cette particularité; il y a même plus. Je ferai marqué les autres!

Le forçat fut emmené le lendemain après les formalités voulues et arriva tout joyeux à Marseille. Au moment de partir pour Paris, il tomba malade de la petite vérole qui sévissait alors et il mourut à l'Hôtel des Empereurs, laissant Rossini désolé.

Ce maëstro quitta Marseille et regagna la capitale avec Georges Sand, Chopin et Méry.

Si vous avez des mauvaises herbes qui persistent à pousser dans le gravier des allées de votre jardin, arrosez-les de pétrole, et elles ne tarderont pas à disparaître.

Le gazon qui pousse entre les pavés d'une cour peut être extirpé de la même manière.

Pour verser le pétrole, servez-vous d'un tout petit arrosoir de serre.

"Un fait qu'on ignore généralement, lisons-nous dans le *Hong-Kong Daily Press*, c'est qu'on récolte dans l'Annam un coton excellent. Dans le rapport de M. Kopsch (commissaire des douanes) sur le commerce de Pakhoï en 1882, il est fait mention de 1,500 picols de coton qui ont été importés d'Annam, cette année; ce coton est d'une qualité supérieure et la quantité importée augmente, chaque année. On la préfère de beaucoup au coton de l'Inde."

Entendu sur l'impériale d'un omnibus.

Un jeune homme se tenait debout et s'appuyait à la balustrade.

Une "nouvelle-couche" monte, s'assied, toise le jeune homme et lui dit :

—Assieds-toi donc, grande sauciste; si tu tombais et si tu te tuais!

—Eh bien!

—Ça nous retarderait!

Au nombre des projets de loi qui seront discutés par le Conseil fédéral allemand, à Berlin, pendant la session prochaine, il convient de signaler la loi sur les prises, en temps de guerre. D'après le projet de loi en question, la légalité d'une prise opérée, en temps de guerre, sera soumise à la compétence de tribunaux spéciaux.

Le siége de ces tribunaux, ainsi que la manière dont ils fonctionneront, dépendront de la décision de l'empereur d'Allemagne, seul.

Les villégiateurs ne sont pas plus tôt partis qu'ils le regrettent et maudissent les voyages, mais il est convenu que les voyages sont un plaisir.

Or, rien n'est plus vrai que cette exclamation de Lord Palmerston :

—La vie serait parfaitement agréable, s'il n'y avait pas les plaisirs.

A la mairie du vingt-et-unième, à Paris :

Un gros petit bonhomme pansu, ventru ayant l'aspect d'une gourde entre dans la salle des mariages tenant à son bras une grande fille, maigre, efflanquée, longue comme une perche et penchée comme la tour de Pise.

—Oh! la, la! s'écrie un gamin qui passe, un mariage d'inclination!

Un employé de l'Institut, en se rendant à son bureau, a l'habitude de donner tous les matins un sou à un des mendiants du pont des Arts.

Dernièrement, il s'aperçoit qu'il manque de monnaie et passe sans déposer son offrande.

Le lendemain, il donna son sou habituel.

—Pardon, fait le mendiant, vous me devez un sou d'hier.

Sur la plage.

Dans un cercle de dame on cause d'une aventure assez.... cavalière.

Une maman fait signe à sa fillette (quatorze ans) de s'éloigner un peu.

—Oh! maman, dit celle-ci d'un ton ingénu, laisse-moi écouter, dis, je t'en supplie. Je te promets de ne pas comprendre un seul mot!

Toto, qui n'a pas sept ans, lit les journaux en cachette. Aussi, lui trouve-t-on une intelligence supérieure à son âge.

Après un méfait quelconque, sa mère lui dit dernièrement :

— Dieu te punira.

Toto, réfléchissant :

— Il n'y aurait aucun intérêt.

Le comble de l'adresse pour un serrurier

Ouvrir une parenthèse.

Tout le monde sait que le comte de Chambord était atteint d'une très forte claudication; mais beaucoup de personnes ignorent sans doute les circonstances dans lesquelles eut lieu l'accident qui le fit boiter toute sa vie. Voici en quels termes le comte de Chambord le raconte lui-même dans une lettre qu'il adressa deux jours après cet événement, c'est-à-dire le 30 juillet 1841, à Mgr Frayssinous, son ancien précepteur.

"Mon cher évêque,

"Je ne veux pas que vous appreniez par les journaux l'épreuve que le ciel vient de m'envoyer et qu'il me fera la grâce de supporter avec courage. Mercredi dernier, 28 juillet, dans une de mes courses à cheval, comme vous savez que j'ai coutume d'en faire trois ou quatre fois la semaine, mon cheval, effrayé par une charrette, s'est cabré, et se renversant sur moi, m'a cassé la cuisse gauche. La fracture a été réduite aujourd'hui par le docteur Bougon et Watman, un des premiers chirurgiens de Vienne, et l'on a maintenant la certitude que ce grave accident n'aura pas de suite fâcheuse. Dieu soit béni! J'ai beaucoup souffert; je souffre encore beaucoup. Mais notre Seigneur a souffert plus que moi. Cette pensée me soutient et me ranime au plus fort de ma douleur. C'est vous, mon cher évêque, qui avez imprimé au fond de mon cœur ces sentiments de foi où je puise la force dont j'ai besoin en cette triste circonstance. Je vous remercie de toute mon âme. Ne vous tourmentez pas, je vous en prie. Demandez-en à Dieu une bonne provision, et tout ira bien."

Le comte de X.... est gravement malade. Sa concierge en paraît affligée.

—Monsieur ne va pas bien, dit-elle à une amie, mais que d'honneurs on lui rend! Hier, il est venu pour le voir, l'ambassadeur d'*Autruche* et l'*once* du Pape.

Trop de statues! trop de bustes! crie-t-on aujourd'hui de tous côtés. Le fait est qu'on se rattrape.

Au siècle dernier, ce n'était pas chose facile que de dresser sur les places publiques des statues aux grands hommes.

En 1773, la Comédie-Française proposa d'élever une statue à Molière.

"Ce jour (15 février), lit-on sur le registre de MM. les comédiens du roi, le sieur Lekain, l'un de nos camarades, a demandé qu'il lui fût permis d'exposer à l'assemblée ce qu'il avait imaginé pour honorer la mémoire de Molière et consacrer son centenaire par un monument qui pût convaincre la postérité de la vénération profonde que nous devons avoir pour le fondateur de la vraie comédie et qui n'en est pas moins recommandable à nos yeux comme le père et l'ami des comédiens. Après quoi, il nous a représenté qu'il estimait convenable et honorable d'annoncer ce même jour public et de motiver dans les journaux que le bénéfice entier de la première représentation de l'*Assemblée*, qui doit être jouée mercredi, 17 courant, pour célébrer le centenaire de Molière, sera consacré à élever une statue à la mémoire de ce grand homme."

Hélas! la recette fut insuffisante, le public fit la sourde oreille, et Molière attendit sa statue jusqu'au 15 janvier 1843.

Voici, dit le *Figaro*, au sujet de l'attitude que, dans les circonstances actuelles, le prince Napoléon serait disposé à prendre, des renseignements que nous avons tout lieu de croire puisés à bonne source.

La conduite qu'il tiendra sera subordonnée à celle que tiendra M. le comte de Paris.

Si M. le comte de Paris ne fait rien, le prince ne fera rien.

"Ce serait, aurait il dit à un de ses amis, répondre à une lettre qui n'est pas arrivée."

Si M. le comte de Paris lance un manifeste, naturellement le prince sera amené à lui opposer un manifeste.

S'il penche vers la droite, le prince Napoléon ira vers la gauche.

Si M. le comte de Paris prend pour programme le testament du duc d'Orléans, son père, le prince ira, s'il le faut, jusqu'au socialisme. Il n'est, dans tous les cas, pas disposé à attendre son manifeste du mois de janvier dernier.

Il y a, dans le groupe jérômiste, un certain nombre d'individus qui organisent des réunions publiques. Mais le prince est étranger à ce mouvement d'agitation et à l'occasion il est disposé à désavouer les organisateurs de ces réunions.

Deux provinciaux passent rue Richelieu.

—Les grands hommes, fait l'un, à quoi ça sert?

—C'est vrai, murmure l'autre, regarde Molière!...... ils en ont fait une fontaine!

Pendant l'année 1882, il est entré à Paris 17,408,737 kil. de beurre; 21,074,336 kil. d'œufs (on compte vingt œufs par kilo); 5,464,578 kil. de fromages secs (les seuls soumis à l'octroi), et aux Halles, 6,967,357 kil. de fromages de toute espèce.

Un joli mot de M. Chevreul, directeur du Muséum d'Histoire naturelle, qui le 1er septembre est entré dans sa 98ème année.

Il recevait ce jour-là, la visite d'un chimiste étranger qui, grand admirateur de notre vieux savant, lui dit en entrant :

—Monsieur Chevreul, je suis venu de Londres exprès pour vous voir.

—A tous, mon cher confrère, répondit en souriant le vieillard, avouez que je vous en ai laissé le temps!

On plaidait, à la cinquième chambre, à Paris, une question de mitoyenneté de puits.

L'un des avocats se lance dans une digression à perte de vue.

—Pardon! maître C.... lui fait observer le président. La question n'a pas cette importance. De quoi s'agit-il en effet? D'un peu d'eau.

—Il ne s'agit que d'un puits, c'est vrai, monsieur le président, mais je vous prie de vouloir bien remarquer que les deux plaideurs sont marchands de vins.

X.... a assisté à un mariage. Il est morose.

—Tu ne t'es donc pas diverti? lui dit quelqu'un.

—Non, les mariages m'attristent; ils me rappellent les cimetières.

—?....

—Naturellement : tous les mariages comme tous les cimetières ne sont-ils pas remplis de concessions perpétuelles?

Ce mot de la fin remonte à une antiquité assez reculée :

Deux collégiens en vacances rencontrent le long de la route une bonne vieille qui chassait aux ânes.

—Bonjour, la mère aux ânes.

—Bonjour, mes enfants!

Un grand journal, racontant un accident :

"Malheureusement, Poupil était mort et, malgré tous les soins, n'a pu être rappelé à la vie."

VAPEURS

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE.

Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques) partiront de la jetée n. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit :

FRANCE, P. d'Hauterive, mercredi, 26 sept.
LABRADOR, Collier, mercredi, 3 octobre

Prix du passage pour le Havre.
Première cabine (vin compris).. $80 et $100
Deuxième classe........$60
Billets aller et retour à prix réduits.
Entrepont, $26, avec aménagement supérieur comprenant vin, literie et ustensiles.

Pour fret et passage, s'adresser à
AD. SCHREIBER,
61 rue Carondelet, au premier.

North German Lloyd.

STEAMERS ENTRE BREME ET LA NOUVELLE-ORLEANS, VIA HAVRE, SOUTHAMPTON ET HAVANE.

Les steamships du NORTH GERMAN LLOYD reprendront leurs voyages réguliers, l'automne prochain, comme suit

	De Brême	De la Nlle-Orléans
Steamer Weser,	8 sept.	Vers le —
Steamer Hohenzollern	6 oct.	Vers le —
Weser	17 nov.	

PRIX DU PASSAGE:
De Brême, Southampton ou Havre à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans—Chambre, $150, Entrepont, $38.
De la Nouvelle-Orléans à Southampton Havre ou Brême—Chambre, $150, Entrepont, $45
De la Nouvelle Orléans à la Havane—Chambre, $35; Entrepont, $15
Les enfants au-dessous de 10 ans, moitié prix.
" " 1 an, gratis.

N. B.—Notre agent pour le Texas, M. J. Waldo, à Houston, est autorisé à émettre des ordres pour passage d'entrepont aux taux suivants:
De Brême à Galveston $38 00

La compagnie se réserve le droit de changer la route des steamers, leur jour de départ et le prix du passage.
Des billets de passage de Brême, Southampton ou du Havre à la Nouvelle Orléans sont émis par ce soussigné.
Pour plus de détails s'adresser à
ED. F. STOCKMEYER & Cie,
2juin— 42 rue de l'Union.

LIGNE ANCHOR
—DE LA—
Méditerranée à la Nlle-Orléans,
Le beau vapeur
de la ligne Anchor, partira de la Méditerranée en destination de la Nouvelle-Orléans à la fin de ce mois. Les dates de ses départs sont; de Gênes, le —; de Naples, le —; de Palerme, le — courant. Il fera escale à Malaga s'il y trouve du fret.
Les importateurs feront bien de transmettre par le câble, sans délai, leurs ordres à leurs correspondants.
Un autre vapeur de la ligne suivra celui-ci peu de temps après.
Pour de plus amples renseignements, s'adresser à
MM. FORSTALL CLAYTON & CO
16sept— 173 rue de la Commune.

LIGNE CROMWELL.
POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.
Partant SAMEDI 22 sept. à A. M.
Cette ligne se compose des steamers suivants:
KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS.
Le steamer
KNICKERBOCKER,
Capt. F. Kemble,
Partira de son quai, au pied de la rue Toulouse
ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P. 0/0
Passage—Cabine..........$40
Entrepont..........20
Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Havre.
Pour fret ou passage s'adresser à
ALFRED MOULTON & CO
4 mai—1an Rue Carondelet No 41.

MANDEVILLE et COVINGTON
Vapeur de la Malle des Etats-Unis
NEW CAMELIA.
SERVICE D'ÉTÉ.
COMMENÇANT LE 1er MAI 1883.
Le vapeur partira de Milneburg à l'arrivée des convois de la gare Pontchartrain, au pied de la rue des Champs Elysées
TRAINS
Lundi et Jeudi pour Mandeville, Madisonville Old Landing........1 p. m.
Mardi, Vendredi et Samedi, pour Mandeville et Madisonville, allant le samedi jusqu'à Old Landing........4 p. m.
EXCURSIONS
Mercredis, pour Mandeville et Old Landing........8 a. m.
Dimanche, pour Mandeville et Old Landing........7 a. m.
Mercredis, pour Mandeville et Madisonville........6 p. m.
Dimanche, directement pour Madisonville........6 p. m.
RETOUR
Laissera Madisonville lundis, mercredis, jeudis et samedis........5 a. m.
Laissera Old Landing mardis et vendredis........6 a. m.
Laissera Old Landing. Excursions du mercredi et dimanche........2 p. m.
L'eau et le temps le permettant.
PRIX DU TRAJET, aller ou retour, $1 00
Prix de l'excursion, aller et retour, $1
Moitié pour les enfants.
Le fret est reçu journellement à la gare de fret du chemin de fer de Louisville & Nashville, au pied de la rue Girod.
W. G. COYLE, Agent,
1 mai— 33 rue Carondelet.

Compagnie d'Assurances
LIVERPOOL
and LONDON
and GLOBE.
Bureau: coin des rues Gravier et Carondelet.
DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS.
J. F. SCHRODER, président.
NEWTON BUCKNER, PERRY NUGENT, RODOLPH WOESTE
Cette Compagnie a été fondée en 1836, a établi une succursale aux Etats-Unis en 1851, et est maintenant la plus grande Compagnie d'Assurance contre l'incendie du monde.
L'exposé de la succursale aux Etats-Unis, 30 juin, 1882 est comme suit:
Actif........$4 407,806 24
Passif........2 670,383 44
Surplus........$1,737,416 75
Des risques contre l'incendie sont respectueusement sollicités. Le conseil de direction est pleinement autorisé à ajuster et à payer toutes les pertes en cette ville mettant ainsi la compagnie sur un pied d'égalité avec les meilleures compagnies locales incorporées en vertu des lois d'Etat.
HENRY V. OGDEN, secrétaire-résident.
JULES P. ROUX, assistant secrétaire résident
CLARENCE F. LOW, député-assistant secrétaire résident.
Nouvelle-Orléans, 2 novembre 1882.
12 nov—1 an—ve

ANT. CARRIERE,
E. CARRIERE CHAS. J. CARRIERE
A. Carrière & Sons
Négociants-Commissionnaires,
No 132 rue Gravier.
Avances libérales sur consignations à nos amis de Londres, Liverpool, le Havre et Bordeaux.
10 mars

LIGNE COMMERCIALE FRANÇAISE
ENTRE LE HAVRE, ANVERS, BORDEAUX ET LA NLLE ORLEANS.
FLOTTE DE LA COMPAGNIE:

Dupuy-de-Lôme	2,578 Tx.	Rouen	2,578 Tx
Paris	2,578 Tx.	Bordeaux	2,578 Tx
Havre	2,578 Tx.	Marseille	2,578 Tx
Nantes	2,578 Tx.		

Le nouveau Steamship MARSEILLE partira pour le Havre vers le 20 septembre et sera suivi par le steamship BORDEAUX vers le 14 octobre 1883.
Billets de passage (entrepont) de la Nouvelle-Orléans au Havre. $40
Billets d'aller et retour (entrepont), valables pendant six mois, $6? d'Anvers ou Bordeaux.
Ordres pour billets de passage (entrepont) d'Anvers et de Bordeaux à la Nouvelle-Orléans, $30, payable d'avance.
Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.
A ce prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture (avec vin ou café), lit, couvertures, etc., et les ustensiles pour les repas.
Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs la plus grande sûreté avec tout le confort possible.
Le Steamship MARSEILLE est parti de Bordeaux le 20 août. Le Steamship BORDEAUX suivra, partant du Havre vers le 24 août, d'Anvers le 8 septembre, de Bordeaux le 13 septembre.
La Compagnie se réserve les droits de changer les dates des départs, et de remplacer ses vapeurs par d'autres.
Pour achats de billets etc., s'adresser à
13 avril— FORSTALL, CLAYTON & CO. 173 rue Commune.

ASSURANCES. ASSURANCES.
La Compagnie d'Assurances du Sud,
DE LA NOUVELLE-ORLEANS,
(The Southern Insurance Company of New Orleans.)
(Bureau No 31 RUE DU CAMP), assure aux taux courants les plus faibles, alloue l'escompte habituel, et en outre, distribue à la fin de chaque année fiscale (31 décembre)
LA MOITIÉ DES PROFITS
parmi TOUS les assurés. Tout en offrant au public ces très grands avantages, qui la recommandent au patronage de celui-ci, la Compagnie est fondée sur les bases permanentes les plus solides, et les assurés ont les plus complètes garanties, le capital ($300,000) restant intact et la charte créant une réserve à laquelle il n'est pas permis de toucher si ce n'est pour le paiement des pertes. Toutes les pertes sont promptement et équitablement réglées et payées.
OFFICIERS DE LA COMPAGNIE:
ERNEST MILTENBERGER, Président. H. GALLY, Vice-Président.
SCOTT McGEHEE, Secrétaire
7 août—3m—MaJD

PHARMACIE DUCONGE.
39........RUE DE CHARTRES........39
NOUVELLE-ORLEANS.
A. CARROUCHÉ
SUCCESSEUR.
Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie, si favorablement connue, un assortiment complet de MEDICAMENTS PATENTES FRANÇAIS, ANGLAIS et AMERICAINS, ainsi que des DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES en un mot tout ce qui a généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soins et célérité.
Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Ducongé.
Agence pour la vente du Willow's Dysentery Remedy. 1er sept 83—1 an

FRANTZ & OPITZ,
Coin des rues Royale et Bienville
Horlogers, Joailliers et Marchands de Montres
WALTHAM ET SUISSES.

Nous offrons aussi un assortiment choisi avec soin de Montres, Pendules françaises et américaines, de Diamants de Bijouterie fine, d'Argenterie et argent massif et plaqué, des Ciseaux pour les dames, etc., etc.
Réparation de Pendules, de Montres et de Bijouterie.
Tous articles de Bijouterie faits sur commande. Diamants remontés selon les derniers goûts.
N. B.—Il y a pas dans le magasin d'articles dorés ni d'articles de qualité inférieure.
Célèbres Lorgnons d'Opéra de Lemaire.
1er sept—1an

Dentistes
C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES
[illegible]
Opérations en tout genre [illegible]
[illegible] ressort de leur art.

G. P. MALONEY, D. D. S,
DENTISTE.
BUREAU ET RESIDENCE,
........RUE DU CANAL........156
près Baronne.
Dentiste du couvent des dames Ursulines.
Travaux dentaires de tous genres à des prix raisonnables.
Extraction de dents sans douleur.
Marchand de tous articles de dentiste aux prix [illegible]
25 août—

Viennent d'être reçus
de France,
DE BEAUX
VERRES.
Les meilleures qualités, Cristal de Roche.
Véritables verres-cailloux
E. CLAUDEL
Opticien,
7 rue du Canal, près Camp.
1—1a

BODLEY BROTHERS
Ont l'assortiment le plus complet de wagons à cannes, charrettes à cannes à 3 et 4 mulets, charrettes à bœufs, do. pour logs, wagons à coton, charrettes à bagages, charrettes pour fermes, charrettes à riz, petites charrettes de toutes dimensions, rais, jantes, brancards, colliers de chevaux, matériaux pour voiture, graisse pour essieux, moyeux. Nous appelons l'attention sur nos essieux durcis, nos moyeux forgés à froid et les ferrements extra destinés à nos charrettes et wagons, lesquels sont fabriqués dans nos propres usines, à Wheeling, W. Va., avec des matériaux supérieurs et par de très habiles ouvriers. Nous garantissons tout, ne craignons aucune concurrence et répondons aux plus fortes demandes
Dépôt 61 rue Carondelet

CHEMINS DE FER.
NLLE-ORLEANS TEXAS ET CALIFORNIE, ROUTE DU SUD
Southern Pacific Star and Crescent Route.
VOIE FERRÉE
—COMPOSÉE DE—
Morgan's Louisiana and Texas Railroad
G. H. & A. system
Southern Pacific Railway
Départ
Nouvelle-Orléans pour Alexandrie.. 7.15 A. M.
Nouvelle-Orléans pour Houston..... 12 M.
Alexandrie pour la Nouvelle Orléans 5:00 A. M.
Houston pour la Nouvelle-Orléans.. 6.15 P. M.
Arrivée
A la Nlle-Orléans d'Alexandrie..... 4.45 P. M.
A la Nlle-Orléans de Houston..... 8.30 A. M.
A Houston de la Nlle-Orléans..... 8.40 A. M.
A Alexandrie de la Nlle-Orléans..... 6.50 P. M.
Sleepers entre la Nlle-Orléans et Houston
Et silver-palace sleeping car sans changement jusqu'à San Francisco.
Jonctions à Houston avec tous les chemins de fer. Durée du voyage à Galveston par cette voie 23 HEURES. Billets à vendre et places dans les sleeping-cars à retenir dans les tours au bureau, au coin des rues Magazine et Natchez.
A. C. HUTCHINSON, Président.
J. G. SCHRIEVER Trafic manager 17mai—1an

Southern California Route.
The Texas and Pacific Railway.
NOW OPEN FOR BUSINESS.
Is the direct line from NEW ORLEANS to NORTHERN, EASTERN, WESTERN AND CENTRAL TEXAS, and all points in Arizona, Old and New Mexico and CALIFORNIA.
California express leaves New Orleans from depot foot of Terpsichore St. at 12 15 noon. This train will stop only at St Charles, Vacherie, Donaldsonville and Plaquemine between New Orleans and Baton Rouge Junction.
Pullman Palace Sleeping cars on this train from Cheneyville to San Francisco.
Baton Rouge accommodation leaves New Orleans at 6.30 a.m. and stops at all plantations.
Through express arrives at New Orleans at depot foot of Terpsichore St. at 8:00 a. m.
Baton Rouge accommodation arrives at New Orleans at 7 P. M.
Passengers for Baton Rouge can take either of these two trains.
For tickets or information apply at 47 St. Charles street, corner of Gravier street, or depot foot of Terpsichore street.
A. S. GRAHAM Ticket Agent.
B. W. McCULLOUGH,
Ass't Gen Passenger Agent, Marshall, Tex.
F. CHANDLER,
General Passenger Agent, St Louis, Mo
H. M. HOXIE
Third Vice President, St Louis, Mo
2 dec—

CHEMIN DE FER DE LA NOUVELLE-ORLEANS, MOBILE ET ST LOUIS.
VOIE DIRECTE, ANCIENNE ET SURE
des chemins de fer de la Mobile, de l'Ohio et des Iron Mountains. C'est positivement la seule route sur laquelle il y ait des Chars-dortoirs palais de Pullman, de la Nlle-Orléans, et faisant des jonctions à la gare de l'Union à St Louis avec les trains venant de la Nouvelle-Orléans.
Des jonctions sont faites à la gare Union de St Louis par les trains allant directement à Omaha, Milwaukee, Burlington, San Francisco, Detroit, St Paul, Kansas City, Denver, Chicago, Rock Island, Minneapolis et aux Célèbres lieux de plaisance d'été du Michigan, Iowa, Wisconsin, Minnesota et à tous les points du grand Nord-Est.
Les trains de la côte du chemin de fer de Louisville et Nashville, nommé maintenant l'Express de St Louis, est prolongé leur cours jusqu'à Mobile, tout exprès dans le but de faire jonction avec les trains de la Mobile, de l'Ohio et des Iron Mountains, garantissant ainsi aux passagers certaines jonctions avec les trains allant à et venant de St Louis, de la Nouvelle-Orléans et de tous les points de l'Ouest.
Pour des mappes, des tableaux de départs et des informations spéciales, s'adresser en personne ou par lettre à R. W. GILLESPIE, agent général du département des passagers au Sud, bureau du chemin de fer de la Mobile, coin des rues St Charles et Commune, Nlle-Orléans.
R. W. GILLESPIE,
Agent-Général au Sud, Nlle-Orléans, Lne.
J. C. WALLER,
Agent-Général du départ des passagers
14fév—1an Mobile Ala.

CHEMINS DE FER
Chemin de Fer Pontchartrain.
Heures de départ et d'arrivée, Milneburg.
A partir de LUNDI, 17 septembre, les trains partiront comme suit:

DE MILNEBURG	DE LA VILLE
5.00 a. m.	5:30 a. m.
6.30 a. m.	7:00 a. m.
7.30 a. m.	8:00 a. m.
8.30 a. m.	9:01 a. m.
11.00 a. m.	11:32 a. m.
12.12 p. m.	1:00 p. m.
2.32 p. m.	3:02 p. m.
3.32 p. m.	4:00 p. m.
4.30 p. m.	5:00 p. m.
5.3 p. m.	6:00 p. m.
6.42 p. m.	7:30 p. m.
Le dernier train quittera le Lac à 6 42 p. m.	Le dernier train quittera la ville à 7:30 p. m.

Les heures sont celles de la ville
J. T. HARAHAN Président.
19 sept—

Route du Sud pour la Californie
Le Chemin de Fer du Texas et du Pacific
EST MAINTENANT OUVERT AU COMMERCE
C'EST la ligne directe de la NOUVELLE-ORLEANS au NORD, A L'EST, A L'OUEST et au CENTRE du TEXAS, et à tous les points de l'Arizona, le Vieux et le Nouveau-Mexique et la Californie.
L'express pour la Californie part de la Nouvelle-Orléans de la gare au pied de la rue Terpsichore à 12.15 de l'après midi. Ce train s'arrêtera seulement à la Vacherie St-Charles, Donaldsonville et Plaquemine entre la Nouvelle-Orléans et la Jonction de Baton Rouge.
Des Chars dortoir Pullman sont attachés à ce train de Cheneyville à San Francisco.
Le convoi d'agrément pour Baton Rouge part de la Nouvelle-Orléans au pied de la rue Terpsichore à 6 heures 30 du matin et s'arrête à toutes les habitations.
L'express direct arrive à la Nouvelle-Orléans, à la gare au pied de la rue Terpsichore à 7:30 a. m.
Le convoi d'agrément de Baton Rouge arrive à la Nouvelle-Orléans à 7 P. M.
Les passagers pour Baton Rouge peuvent prendre l'un ou l'autre de ces deux trains.
Pour l'achat des billets ou des renseignements de toute nature s'adresser au No 47 de la rue St-Charles coin Gravier, ou à la gare à l'extrémité de la rue Terpsichore.
A. S. GRAHAM, Agent au Dépt des Billets.
B. W. McCULLOUGH, Aide agent gén. des passagers Marshall, Tex.
A. C. TOWNSEND, Agent Général au Dépt des Passagers St Louis Mo.
H. M. HOXIE, 3e Vice-président, St Louis, Mo.
21oct—

Grande Route de Jackson.
Chicago, Illinois Cent. R. R. Co.
LIGNE "STANDARD-GAUGE" ENTRE NORD ET LE SUD.
L'UNIQUE LIGNE faisant usage DES WAGONS DORTOIRS PULLMAN de la NLLE-ORLEANS JUSQU'A CINCINNATI, ST. LOUIS ET CHICAGO, sans changement de trucks.
UN CHANGEMENT SEULEMENT JUSQU'A NEW YORK ET LES VILLES de L'EST
L'UNIQUE ROUTE DIRECTE pour ST LOUIS, CHICAGO et TOUS LES POINTS DU NORD ET DE L'OUEST. Plusieurs milles plus courte et plusieurs heures plus rapide que les autres lignes.
A partir du dimanche, 27 mai 1883.
DOUBLE TRAINS QUOTIDIENS qui partent et arrivent à la gare de la rue Calliope comme suit:

DEPART	ARRIVÉE
Express No 2. 9.15 A. M.	Express No 1 7 00 A. M.
Express No 4 5:30 P. M.	Expr No 3 10.45 A. M.
Excursion du dimanche No 12.... 7.30 A. M.	Excursion du dimanche No 11.... 8.30 P. M.

Nos 1, 2, 3 et 4 partent tous les jours. Nos 11 et 12 le dimanche seulement.
Bureau des Billets, 22 rue du Camp, coin Commune.
A. D. SHELDON, Agent de Tickets.
J. W. COLEMAN, Asst. Agent Gén. des Pass.
C. M. SHEAFE Surintendant.

Great Jackson Route.
Chicago, Illinois Cent. R. R. Co.
The Standard gauge trunk line between the North and the South.
The ONLY LINE running PULLMAN PALACE SLEEPING CARS THROUGH from NEW ORLEANS TO CINCINNATI, ST. LOUIS AND CHICAGO, WITHOUT CHANGE of trucks.
ONLY ONE CHANGE TO NEW YORK AND EASTERN CITIES.
The ONLY DIRECT ROUTE to ST LOUIS, CHICAGO, and ALL POINTS NORTH AND WEST. Many miles shorter, and many hours quicker than any other line.
On and after Sunday May 27th 1883,
DOUBLE DAILY TRAINS leave and arrive at Calliope Street Depot, as follows:

LEAVE	ARRIVE
Express No 2 9 15 A. M.	Express No 1 7:00 A. M.
Mail No 4... 5.30 P. M.	Express No 3 10:45 A. M.
Sunday Excursion No 12... 7.30 A. M.	Sunday Excursion No 11... 8.30 P. M.

Nos 1, 2, 3 and 4 run daily, Nos 11 and 12 Sunday only.
Ticket office, 22 Camp street, corner Common.
A. D. SHELDON Ticket Agent.
J. W. COLEMAN Asst. Gen. Pass. Agent.
C. M. SHEAFE Superintendent.

LOUISVILLE AND NASHVILLE RAIL ROAD.
Shortest and Quickest Route to all Eastern Cities.
THROUGH WITHOUT CHANGE TO PENSACOLA, SAVANNAH, NASHVILLE, LOUISVILLE, MONTGOMERY, CINCINNATI, ST. LOUIS, ATLANTA, LYNCHBURG AND WASHINGTON, IN SLEEPING COACHES.
ENTIRE TRAINS THROUGH FROM NEW ORLEANS TO LOUISVILLE.

	Leave.	Arrive.
Express	8:22 a. m.	9.57 p. m.
Coast accommodation	3.37 p. m.	9.02 a. m.
Fast Mail	6:12 p. m.	9.32 a. m.
Sunday Excursion	7.15 a. m.	9.12 a. m.
Wednesday Excursion	7.15	8.37

ONLY ONE CHANGE OF CARS TO NORTHERN AND EASTERN CITIES.
Drawing Room Cars attached to Coast train. Fare 25 cts each way.
Ticket office, corner St Charles and Common streets. J. H. SMITH, Ticket Agent, where Sleeping Car accommodations may be secured in advance.
From New-Orleans to Bladon Springs and return $14 55.
JOHN KILKENY, Asst. Gen. Pass. Agt.
J. H. SMITH Ticket Agent.
J. T. HARAHAN, Superintendent.
15 mai—

LOUISVILLE AND NASHVILLE RAIL ROAD.
La route la plus courte et la plus rapide à toutes les villes de l'Est.
ALLANT SANS CHANGEMENT JUSQU'A PENSACOLA, SAVANNAH, NASHVILLE, LOUISVILLE, MONTGOMERY, CINCINNATI, ST LOUIS, ATLANTA, LYNCHBURG ET WASHINGTON, EN CHARS DORTOIRS.
TRAINS COMPLETS DE LA NOUVELLE-ORLEANS A LOUISVILLE

	Départ.	Arrivée.
Express	8:22 a. m.	9.57 p. m.
Côte accommodation	3:37 p. m.	9:02 a. m.
Malle rapide	6 12 p. m.	9 32 a. m.
Excursion du dimanche	7.15 a. m.	9.12 a. m.
Excursion du mercredi	7.15	8.37

UN SEUL CHANGEMENT DE CARS JUSQU'AUX VILLES DU NORD ET DE L'EST.
Des wagons de chasseurs sont ajoutés au train. Les chars-salons seront ajoutés aux trains d'agrément. Prix 25 cts par voyage.
Bureau des billets, coin St Charles et Commune, J. W. SMITH, agent de tickets, où l'on peut s'assurer d'avance des places dans les sleeping cars.
De la Nlle-Orléans à Bladon Springs, aller et retour $14 55.
JOHN KILKENY, assistant-agent-général pour les passagers.
J. H. SMITH, Agent pour les billets
J. T. HARAHAN, Surintendant.
13 mai—

BUREAU DE PRETS.
OTTO SCHWANER,
17........RUE BARONNE........17
ENTRE CANAL ET COMMUNE,
Près de la SALLE GRUNEWALD.

FEUILLETON.

No 7. Commencé le 16 septembre.

LE Roman d'une Mère

—PAR—

PAUL CELIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

(Suite.)

—Si tout le monde en disait autant, il n'y aurait personne pour la défendre.

—Et quand tu l'auras défendue, quand tu te seras fait tuer pour la sauver, que me donnera-t-elle, à moi, la France, en échange de ton amour et de ta vie?

—Le droit de pleurer sans cacher tes larmes, et d'être fière de ton enfant mort dont, vivant, tu rougirais s'il ne faisait pas aujourd'hui ce qu'il doit, sans qu'on le lui demande.

—S'engager! Il veut s'engager! répétait la pauvre femme, doublement effrayée par les menaces de la guerre et par la menace des formalités qu'elle ignorait.

—Oui, maman, dit André en s'agenouillant devant elle et en couvrant de baisers ses mains qui tremblaient.

—Tu as parlé de ce projet à M. Palamède?

—Sans doute.

—Et que t'a-t-il dit?

—Bravo!—pas un mot de plus.

—Bravo, mais il ne part pas, lui, répliqua Mme Charley, emportée par son instinct de mère.

—Il a quarante ans, maman.

—Oui.... c'est vrai....; tu as raison; je suis injuste. Qu'il me pardonne. Pardonne-moi aussi, mon André.

—Te pardonner? quoi?

—Mes larmes, ma faiblesse. Que veux-tu, c'est si dur de te voir partir.

Puis se raccrochant à sa dernière branche :

—Mais tu es mineur, mon enfant; il va falloir pour t'engager....

—Votre autorisation verbale; rien de plus. Nous allons aller ensemble rue Saint-Dominique, au bureau du recrutement. En cinq minutes ce sera fait.

—Mon repos, mon bonheur, ma vie en cinq minutes! s'écria Mme Charley en pleurant.

Mais André disait vrai. Il le fallait. Elle sentait vaguement qu'au-dessus des autres par l'intelligence et la force il devait faire plus que les autres.

Elle se résigna, mit son chapeau, prit son cabas par habitude et suivit André.

Les bureaux de la rue Saint-Dominique étaient encombrés quand ils y arrivèrent. Recrues de la classe, engagés volontaires, soldats égarés, blessés en convalescence, c'était un pêle-mêle effrayant, lugubre, de blouses, de paletots et d'uniformes. Il ne fallut pas moins d'une heure à André pour parvenir au guichet des engagements pour la durée de la guerre.

—Votre nom?

—Charley, André.

—Date de naissance?

André se tourna vers Mme Charley.

—Date de naissance, maman?

—Juillet 1851, répondit Mme Charley à tout hasard.

—Vous êtes mineur?

—Sans doute.

—Le père autorise?

—Fils de veuve.

—La mère est là?

—Oui, Monsieur, dit Mme Charley.

—C'est bien; signez.

Mme Charley signa; André signa; puis on lui remit une feuille de route.

—Allez faire viser à la place.

C'était fini; André était soldat.

Aux bureaux de la place Vendôme, même encombrement. Il fallut une heure pour savoir qu'André était dirigé sur le dépôt du 29e, à la caserne de Babylone.

Epuisée par l'émotion plus encore que par la fatigue de ces longues démarches, Mme Charley prit un fiacre pour gagner cette caserne, la dernière station de son calvaire.

A la porte, elle étreignit longuement André et lui dit :

— A demain, mon enfant. Je serai ici de bonne heure.

— Non, dit André, ne viens pas.... attends-moi; c'est plus sûr. Si j'ai une minute de liberté, j'irai t'embrasser.

Et il s'éloigna en courant.... peut-être pour ne pas laisser voir qu'il avait des larmes dans les yeux.

Cinq minutes après, Mme Charley, toujours à la porte, le cou tendu, se hissant sur la pointe des pieds, aperçut dans le rang au milieu des blouses bleues des conscrits, la vareuse noire de son fils. Puis, le flot humain s'écoula dans les profondeurs de la caserne. Plus rien. André avait disparu.

Mme Charley sentit la terre manquer sous ses pieds; son cœur cessa de battre. C'était sa vie qui venait de partir. Si là, devant cette caserne, sur la borne où elle s'était assise pour ne pas tomber, quelqu'un lui avait rappelé qu'elle n'était pas la mère d'André, elle ne l'aurait pas cru.

Oh! la triste journée que celle du lendemain!

Le petit jardin d'Auteuil semé de feuilles mortes, avec ses arbres jaunissants, était lugubre sous le ciel gris. Un silence morne l'enveloppait; la vie s'en était retirée.

"Viendra-t-il? à quelle heure?" Mme Charley comptait les minutes. Immobile, assise près de la fenêtre, elle regardait la porte d'entrée, suivant des yeux de l'âme tout le chemin d'Auteuil à la rue de Babylone, et dans ce lointain, qu'elle ne voyait pas, cherchant son fils et croyant le voir. Elle songeait en même temps aux misères, aux dangers qui le menaçaient. Et ce qui l'épouvantait le plus, c'était de le savoir exposé à ces misères, à ces dangers, seul — car les indifférents ne comptent pas — sans un être en qui trouver aux heures difficiles consolation et courage. Ah! si elle avait pu le suivre, comme elle l'aurait gaiement endossée la capote de soldat!

Les heures passaient; André ne venait pas. Avait-il été retenu à la caserne? Un ordre de départ inattendu l'avait-il éloigné brusquement?

Le jour commençait à baisser; le brouillard du soir tombait. Mme Charley ne distinguait plus que vaguement la petite grille d'entrée. Pour la voir, cependant, ne fût-ce qu'une minute, pour savoir s'il était toujours là-bas, ou ce que l'on comptait faire de lui, elle s'apprêtait à sortir, quand la porte s'ouvrit tout à coup. Dans les demi-teintes de la nuit, Mme Charley aperçut un pantalon rouge. Elle entendit la voix d'André qui criait :

—Bonjour, maman.

Elle n'eut pas la force d'aller au-devant de lui; et quand il entra, elle se jeta dans ses bras en murmurant :

—Mon enfant! mon pauvre enfant!

André n'était pas venu seul; un autre soldat l'accompagnait, un grand gaillard, long et maigre, dont le corps dansait dans une capote trop large. Mme Charley ne l'aperçut qu'après avoir longuement embrassé et regardé son fils.

—Asseyez-vous, monsieur, dit elle.

—André, dit alors ce soldat d'une voix creuse et d'un ton vraiment piteux, il paraît que ça me change.

Le son de cette voix fit tressaillir Mme Charley. Elle le regarda; et, stupéfaite :

—Monsieur Palamède! s'écria-t-elle.

Oui, c'était Palamède. Il avait coupé sa barbe! Et ça le changeait en effet; il était méconnaissable. En toute autre circonstance, Mme Charley n'aurait pu retenir un sourire devant cette étrange figure rasée qui semblait trop petite pour ce grand corps; mais elle ne vit et ne comprit qu'une chose, c'est que Palamède avait fait à André le sacrifice de sa liberté.... et de sa barbe.

Elle lui sauta au cou et, s'accrochant à ses épaules pour se faire plus grande, lui rendit sur les deux joues les deux baisers sonores, à pleine bouche, qu'elle avait reçus de lui la première fois qu'ils s'étaient vus.

—Laissez donc, maman Charley, laissez donc, disait Palamède; c'est pour la France que je l'ai coupée.

—Part à deux; mon fils en profite.... Ah! que vous êtes bon, monsieur Palamède! que vous êtes généreux! quel cœur d'or!

—Cœur d'or? Essayez de mettre ça au mont-de-piété, vous verrez ce qu'on vous prêtera dessus.

Il se faisait grognon pour cacher l'émotion qui le gagnait.

—Dans le même régiment? demanda Mme Charley suivant sa pensée.

—Parbleu! répondit Palamède; est-ce que vous croyez que sans ça....

—Ah! vous voyez bien.

—Laissez-moi donc finir ma phrase. Est-ce que vous croyez que sans ça, grand comme je suis, je me serais mis dans l'infanterie? On pourrait me couper en deux; ça ferait encore deux fantassins très acceptables.

—Je vous assure, monsieur Palamède, que l'uniforme vous va très-bien.

—Dites donc, maman, voulez-vous supprimer "monsieur"? Palamède suffit.

—Oh! bien volontiers, mon ami,..... mon enfant. Car je vais avoir deux enfants à soigner maintenant.

Le calme lui était presque revenu; André n'était plus seul au danger.

Les deux conscrits n'avaient pas mangé depuis le matin. Mme Charley leur improvisa un petit dîner comme elle les savait faire. Elle prit à la cave une bouteille de son meilleur vin et se mit gaiement à table entre eux deux. Elle ne se doutait pas que ce dîner de famille était peut-être le dernier. Pleinement heureuse elle ne songeait qu'à l'heure présente, et la pensée ne lui revint des tristes heures à venir que lorsqu'il fallut se séparer.

—Nous sommes pour quelques jours encore à la caserne de Babylone, dit André à sa mère qui ne pouvait se détacher de lui.

—Et après?

—Après, dit Palamède, nous irons frotter les côtes aux Prussiens; et je vous garantis qu'ils me la payeront ma barbe!

Mme Charley ne rentra chez elle que lorsqu'elle n'entendit plus sonner sur le pavé de la rue le pas de ses deux chers soldats.

XI

UNE APPARITION.

Le détachement du 29e, versé dans le 110e de ligne, sortit de Paris le lendemain. L'ordre en était arrivé à l'appel de trois heures. André n'avait que le temps d'aller embrasser sa mère.

Comme déjà il était allé à Auteuil ce matin-là, lorsque Mme Charley l'aperçut, elle comprit.

La secousse fut rude. Toute pâle, elle s'appuya contre un meuble pour se soutenir. Mais la force lui revint avec le courage et l'espérance quand elle eut longuement, dans ses deux mains, tenu sous ses lèvres le front d'André.

—Dieu aura pitié de moi, mon enfant, lui dit-elle; il ne me reprendra pas ce qu'il m'a donné. Je l'ai tant prié qu'il se souviendra de ma prière.

—Nous nous reverrons, maman; ne crains rien.

—Oh! je suis brave, tu vois....; mais ne t'expose pas inutilement. Songe à moi qui mourrais de ta mort. Tu es jeune, ardent....

—Palamède me retiendra si je vais trop vite, dit André en souriant.

—Oui.... je suis bien heureuse de le savoir auprès de toi.... Pourquoi donc n'est-il pas venu me dire adieu?

—Il est de garde.

—Tu l'embrasseras pour moi.

—Oui, maman.

—Quand partez vous?

—Demain matin; cette nuit peut-être.

—Où allez-vous?

—A la redoute des Hautes-Bruyères, près de Villejuif.

—Ça n'est pas bien loin. J'irai te voir. Je vous porterai des couvertures. Ça vous chargerait trop pour la route. Il faut ménager ses forces.

Et tranquillement en apparence, comme s'il se fût agi d'un simple voyage, Mme Charley entama le chapitre des recommandations hygiéniques. La maladie, en guerre, n'est pas moins à craindre que le combat. Sa tendresse prévoyante allait au-devant de toutes les petites misères de la vie du soldat. Contre toutes elle avait des recettes ingénieuses ou des remèdes de bonne femme qu'elle recommandait avec une égale gravité.

—Oui, maman, répondit André en s'efforçant de ne pas sourire; sois tranquille.

Le temps passait cependant. L'heure de se séparer allait venir.

—J'y songe, dit tout à coup Mme Charley, es-tu allé faire tes adieux à M. de Lavarenne?

—Non, maman.

—Il y faut aller, mon enfant. Nous ne devons pas oublier que M. de Lavarenne nous a obligés, qu'il s'est montré bon pour nous.

—J'y vais, maman.

Et après une dernière étreinte, plus longue, André s'arracha des bras de sa mère et se mit en route pour gagner la rue du Colisée.

Ce n'était pas encore l'époque sinistre du siége que n'oublieront jamais ceux qui l'ont traversée, l'époque où Paris, sans gaz, sans voitures, était sombre et silencieux comme une tombe. Les rues gardaient encore leur aspect accoutumé. Mais on y sentait la tristesse vague de l'automne accrue par le deuil de la défaite. Dans le brouillard épais que perçait à peine la lueur rouge et terne des becs de gaz, on entrevoyait des voitures chargées de mobiliers misérables. C'étaient les habitants des communes suburbaines qui, menacés de l'approche des Allemands, venaient chercher un asile dans Paris. Des détachements de troupe passaient traînant le pied, couverts de boue, tête basse. A la porte des cafés qui éclataient en taches de lumière dans la demi obscurité de la rue, toutes les tables étaient occupées. On riait; mais pour s'étourdir. Et cette gaîté même n'était qu'une tristesse de plus.

André sentait son cœur se serrer; et ce à quoi il pensait le moins assurément, c'était le but de sa course. M. de Lavarenne lui était assez indifférent. Il allait lui faire ses adieux pour obéir à sa mère. Rien de plus.

Arrivé rue du Colisée, il poussa la porte entre-baillée de l'hôtel et pénétra dans la cour. Là, au lieu d'avancer, il s'arrêta, hésitant, dans la ligne d'ombre que formait le bâtiment des remises. Il venait d'apercevoir toutes les fenêtres du rez-de-chaussée brillamment éclairées. Il y avait grand dîner, réception chez M. de Lavarenne. Ce n'était guère le moment d'une visite d'adieu.

—Je lui écrirai demain, pensa André.

Tant de monde l'effarouchait, quoiqu'il ne fût ni sauvage ni timide. La lueur de ces fenêtres, les vagues accords d'un piano qui lui arrivaient à l'oreille le blessaient comme une injure au silence et à l'obscurité du dehors.

Il allait revenir sur ses pas, et sortir sans être entré. Mais la porte du perron s'ouvrit tout à coup, et dans la large baie devenue brusquement lumineuse, une figure se détacha qui lui fit jeter un cri de surprise. C'était la plus gracieuse, la plus ravissante image qu'il eût vue, apparition féerique dans ce brouillard triste d'automne: une jeune fille de seize ans au plus, presque une enfant.

Petite, svelte, mignonne, elle avait le teint rose et blanc des jolis pastels du 18e siècle, le regard vif, le nez court un peu retroussé, mutin comme ses deux lèvres rouges dont les coins relevés semblaient rire ou se moquer. Ses cheveux d'un blond doré, pareil à celui des blés mûrs frappés par la lumière, étincelaient autour de son front comme une auréole.

Elle resta debout un moment, immobile, sur le perron. Une femme âgée, à cheveux blancs, vint l'y rejoindre. Elle lui prit le bras, descendit avec elle, traversa la cour et disparut.

La porte s'était refermée; et André regardait encore cette lumière évanouie dont l'éclat lui était resté dans les yeux avec la gracieuse figure qu'elle encadrait.

Quelle pouvait être cette jeune fille? Sa mise plus que simple n'annonçait pas une habituée de l'hôtel. Elle partait d'ailleurs au moment où la réception commençait à peine. Ce n'était donc pas une invitée. Quelque pauvre fille plutôt, venue en solliciteuse pour elle-même ou pour sa vieille mère.

Apparue, disparue. Il ne fallait pas songer à la revoir.

Et cependant André, qui avait complètement oublié M. de Lavarenne, regagnait la caserne de Babylone tout étonné de trouver la nuit moins sombre, la rue moins triste, l'avenir moins effrayant.

Dans le nuage de brouillard qui l'entourait, ses yeux voyaient encore, nettement découpée, la baie lumineuse de la porte, et dans cette clarté, l'éblouissante image de la jeune fille dont il emportait le souvenir.

XII

SIX MOIS D'ANGOISSE.

Oui, pendant six mois, les détonations sourdes du canon, le crépitement de la fusillade devaient faire frissonner les mères. Pendant six mois, pour toutes les femmes de France, chaque minute ne devait être qu'une longue angoisse.

Paris bloqué cependant, c'était, dans son malheur, un bonheur pour Mme Charley. André ne pouvait pas s'éloigner.

Tous les jours, depuis que le 110e était sorti de Paris, on était sûr de trouver à la barrière d'Italie Mme Charley, qui essayait d'en sortir. Ce n'était pas toujours chose facile. On exigeait un permis signé de l'amiral commandant le secteur ou d'un officier d'état-major désigné par lui. Quelquefois elle se heurtait à un officier bourru qui refusait. Explications, larmes, prières étaient inutiles. Alors, debout près du pont de l'avancée, elle restait des heures sous la pluie, sous la neige, insensible à la fatigue et au froid; elle attendait un de ces moments de confusion comme il s'en produisait toujours à cette époque aux portes de Paris; elle se glissait comme une couleuvre dans la foule, sous le ventre des chevaux, sous les roues, et elle passait.

Chargée—ses deux soldats avaient besoin de tant de choses!—elle montait sans plier sous le poids, la rude côte de Bicêtre à Villejuif. Le visage bleu de froid, elle arrivait à la redoute. André n'était pas là; il était de piquet ou de grand'garde, du côté d'Arcueil ou de l'Hay, à la Maison-Blanche.... ou ailleurs, on ne savait pas au juste. Et la pauvre femme, soutenue par l'énergie invincible des mères, se remettait en route à travers champs, allait de détachement en détachement, d'escouade en escouade, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé son fils. Quand elle l'avait vu de ses yeux, touché de ses mains, sûre qu'il était vivant, elle murmurait : "Mon Dieu, je vous remercie;" et, lasse enfin, se débarrassait de son fardeau en disant :

[A continuer.]